BCPST

**CORRIGÉ D.S.3**

**« Si la fausseté ne ressem­blait pas la plupart du temps à s'y méprendre à la vérité, comment pourrait-elle être crue aussi facilement et avec autant d’opiniâtreté ? »**

Jacques Bouveresse, *Peut-on ne pas croire ? Sur la vérité, la croyance et la foi*, 2007

**ANALYSE**

**Thème** : la confusion entre le vrai et le faux, l’être et le paraître. Apparence et croyance.

L’auteur entend dessiller notre regard en mettant en lumière le mécanisme d’adhésion à la fausseté.

**Analyse syntaxique / lexicale**

*Question rhétorique* qui propose une explication de la confusion fréquente entre le vrai et le faux, et de l’attachement manifesté par les hommes envers ce dernier. Bouveresse, reprenant l’analyse de Musil sur l’intelligence et la bêtise, établit une comparaison avec la vérité et la fausseté : la fausseté n’exerce une attirance sur les hommes que parce qu’elle prend l’apparence de la vérité. C’est le paraître (« ressemblait ») qui détermine la croyance (« être crue ») et les caractéristiques de celle-ci (cf « facilement » et « opiniâtreté »)

- *« à s’y méprendre »* : au point de commettre une confusion entre deux choses à cause d'une trop grande ressemblance entre elles.

- *« la plupart du temps »* introduit une précision en soulignant que c’est la fréquence qui constitue un facteur de la méprise commise par les individus : la répétition génère l’habitude et donc l’absence de suspicion.

Bouveresse précise alors les modalités d’adhésion au faux qui en découlent :

« *aussi facilement* » : aisément, sans obstacle, sans difficulté aucune.

*« autant d’opiniâtreté* » : attachement obstiné à une ou à des opinions (connotation négative) / volonté tenace, détermination dans les idées ou le comportement

> Non seulement l’homme embrasse la fausseté sans hésiter, mais il persiste dans cette erreur, refusant de douter de l’apparence à laquelle il souscrit.

**Enjeux :** La fréquente imitation troublante du vrai par la fausseté génère une confusion, méprise entre les deux qui apparaissent identiques.C’est la raison pour laquelle croire au faux serait extrêmement simple et que les individus persisteraient avec obstination dans cette croyance

**Limites :**

\* « *la plupart du temps* » : le plus souvent, le faux ne se distingue-t-il pas du vrai ?

\* Le faux ressemble-t-il vraiment « *à s’y méprendre* » à la vérité ? N’existe-t-il pas toujours des indices permettant de l’identifier comme tel ?

\* Les hommes manifestent-ils vraiment de l’opiniâtreté ?

\* Croit-on aussi aisément que cela ? N’est-il pas au contraire difficile, pour le faux, d’être perçu comme la vérité ?

\* N’est-ce pas finalement parce que le faux se démarque du vrai que l’on y adhère ? Le faux serait plus agréable que l’aride vérité, laquelle peut être décevante et coercitive.

\* N’y aurait-il pas alors moins méprise que démarche consciente de recherche du faux ? N’y a-t-il cependant pas toujours un risque fondamental d’indistinction, même quand le processus est au départ conscient ?

**Problématique :**

INTERROGATION DIRECTE : Dans quelle mesure est-ce bien parce que le faux mime de façon récurrente et troublante le vrai qu’il peut si aisément susciter une adhésion obstinée ?

INTERROGATION INDIRECTE : On peut se demander dans quelle mesure c’est bien parce que le faux mime de façon récurrente et troublante le vrai qu’il peut si aisément susciter une adhésion obstinée.

**Introduction**

 Une légende, rapportée par Pline l’Ancien dans son *Histoire naturelle*, atteste la capacité du « faire croire » du trompe l’œil : lors d’un concours, Zeuxis peint des raisins si vraisemblants que des oiseaux veulent les picorer. Son concurrent victorieux, Parrhasios, trompe Zeuxis lui-même avec un rideau peint pris pour réel par le perdant. Plus le faux paraît vrai, plus il est à même de duper. C’est ce que semble de fait suggérer J. Bouveresse dans son ouvrage *Peut-on ne pas croire ? Sur la vérité, la croyance et la foi* quand, sous la forme d’une question rhétorique à visée didactique, il déclare : « Si la fausseté ne ressem­blait pas la plupart du temps à s'y méprendre à la vérité, comment pourrait-elle être crue aussi facilement et avec autant d’opiniâtreté ? » Selon lui, la « fausseté » ne suscite l’adhésion des hommes que parce qu’elle prend l’apparence de la vérité, comme l’indique l’emploi du verbe « ressembl[er] ». Et c’est parce que cette similitude est fréquente (« la plupart du temps ») qu’il y a méprise : la confusion est générée par la répétition, laquelle provoque une absence de suspicion et une adhésion non seulement aisée (« facilement ») mais aussi tenace puisqu’il est question « d’opiniâtreté ». Tel Zeuxis, les hommes ne doutent pas de l’apparence de ce qui leur est présenté et persévèrent dans leur erreur. Ce principe d’adhésion à la fausseté est-il si évident, immédiat et puissant que cela ? En nous appuyant sur *Les Liaisons dangereuses* de Laclos, *Lorenzaccio* de Musset et les deux articles d’Hannah Arendt, « Vérité et politique » et « Du mensonge en politique » nous pouvons ainsi nous demander dans quelle mesure c’est bien parce que le faux mime de façon récurrente et troublante le vrai qu’il peut si aisément susciter une adhésion obstinée. On constate en effet dans nos textes combien le faux, quand il est régulièrement similaire au vrai, génère aisément une croyance tenace. Les auteurs soulignent cependant combien un tel mimétisme peine parfois à se déployer et combien crédulité et constance dans l’erreur sont à relativiser. Ils vont en réalité jusqu’à envisager qu’il peut y avoir une recherche du faux, dans la vie comme à travers la fiction, tout en nous invitant à prendre conscience de la dangerosité d’une similitude qui, même recherchée, deviendrait indistinction.

**Plan** :

1. **Certes, la capacité du faux à prendre fréquemment l’apparence de la vérité semble bien, de prime abord, expliquer la raison pour laquelle l’homme y adhère si facilement et persiste avec obstination dans cette erreur.**

**11-** **En effet, la fausseté est souvent vraisemblable et elle présente, « la plupart du temps », toutes les apparences de la vérité à laquelle elle ressemble « à s’y méprendre »**

\* Arendt : Dans « Vérité et politique », Hannah Arendt compare la puissance de persuasion du diseur de vérité et celle du menteur, soulignant que la contingence des faits, ôtant à ceux-ci toute plausibilité, donne l’avantage au menteur qui modèle ses « faits » en tenant compte des désirs et aspirations de son public. Arendt affirme ainsi qu’« *il aura même, en général, la vraisemblance de son côté »*. Le mensonge supplante dès lors la vérité, dont l’authenticité est mise en doute au profit de la construction mensongère. Arendt illustre d’ailleurs cette idée en mentionnant les villages Potemkine, construits par le général Potemkine pour dissimuler à Catherine II la pauvreté de ses sujets, et atteignant la « *perfection du trompe-l’œil* » : le terme même de « *trompe-l’œil* », appartenant au lexique de l’art et désignant l’illusion de la réalité créée par le peintre, souligne la puissance mystificatrice du faux qui contrefait la réalité.

\* Laclos : C’est cette exigence de la vraisemblance, passant par une attention méticuleuse portée aux détails, que Valmont énonce, dans un passage très didactique de la lettre LXXXIV, dans laquelle il expose les différentes consignes que Cécile doit suivre afin de subtiliser la clé de sa chambre à sa mère le temps qu’en soit réalisé un double. Identifiant les indices que pourrait laisser derrière elle la jeune fille et donc les dangers encourus, il lui enjoint d’anticiper toutes les questions et remarques susceptibles de lui être adressées, notamment concernant les taches qu’aurait pu laisser l’huile utilisée pour graisser la serrure. Ainsi lui explique-t-il : « *vous sentez qu’il ne serait pas vraisemblable que vous eussiez été témoin de ce tracas sans en demander la cause. Ce sont ces petits détails qui donnent la vraisemblance.* » (278) L’efficacité, voire la perfection du mensonge qui en vient à rivaliser avec la vérité, découle précisément de ces menus détails qui en fondent la cohérence et lui donnent sa consistance.

\* *Lorenzaccio* : Ce sont précisément tous ces détails que Lorenzo identifie afin de façonner l’image la plus fidèle possible du libertin débauché qu’Alexandre acceptera auprès de lui. Masque, vêtement, rôle, le lexique du théâtre convoqué par le personnage témoigne de l’apparence qu’il s’efforce de construire afin de mimer la réalité du vice. Dans le monologue de la scène 4 de l’acte IV, Lorenzo, déplorant la dépravation de la société florentine dont la corruption touche même « *les enfants qui sortent du collège* », décrit les individus se ruant « *dans les tavernes avec des lèvres affamées de débauche* » qu’il a imités en prenant « *un masque pareil à leurs visages* » (166). L’adjectif « *pareil* » témoigne ici de la ressemblance plus ou moins totale que le jeune homme est parvenu à créer entre le visage des débauchés et l’apparence que lui-même adopte pour duper Alexandre et l’ensemble de la société florentine : il s’agit bien de mimer la réalité « *à s’y méprendre* ».

**12- Cette aptitude à imiter la vérité expliquerait ainsi la « facilité » avec laquelle les hommes considèrent le faux comme vrai et authentique**

\* *Lorenzaccio* : Dans cette société florentine où triomphent masques et dissimulations, nombre de personnages de la pièce font preuve d’une crédulité patente, adhérant sans recul aucun à la mystification qui se déploie devant leurs yeux. À Alexandre qui s’étonne, admiratif, de l’aisance avec laquelle Lorenzo est entré dans les bonnes grâces de Philippe Strozzi et fréquente le palais de celui-ci, Lorenzo répond avec insolence, par un propos à double sens dont la signification n’échappe pas au spectateur : « *Si vous saviez comme il est aisé de mentir impudemment au nez d’un butor* », soulignant ainsi la « facilité » avec laquelle le menteur, le manipulateur, est cru par son interlocuteur qui se trouve dans l’incapacité de distinguer la fausseté.

\* Laclos : De même, la jeune Cécile de Volanges ne manifeste aucune méfiance envers l’intérêt que lui porte Mme de Merteuil et en vient même à faire de celle-ci sa confidente dans un laps de temps très court puisque le roman s’ouvre sur la lettre de Cécile à Sophie, datée du 3 août, et le 27 août, la marquise de Merteuil annonce à Valmont qu’elle est devenue la confidente de Cécile depuis quatre ou cinq jours : ainsi, en deux semaines, la marquise a gagné la confiance de la jeune fille qui s’y fie aveuglément, comme elle l’écrit à Sophie dans la lettre XXXIX : « *je n’ai de consolation que dans l’amitié de Madame de Merteuil ; elle a si bon cœur ! Elle partage tous mes chagrins comme moi-même* ». La négation restrictive et le lexique des sentiments (« amitié » et « bon cœur ») témoignent de la relation privilégiée que Cécile pense entretenir avec Mme de Merteuil, signe de la facilité avec laquelle cette dernière a manipulé la jeune fille en jouant le rôle, plus vrai que nature, d’une amie avec laquelle elle a tissé des liens indéfectibles.

\* Arendt : Elle souligne, dans ses deux essais, la crédulité des individus confrontés à l’habileté des menteurs et manipulateurs : ainsi, elle affirme dans « Du mensonge en politique » qu’« *il est si facile et si tentant de tromper* » (15) tandis qu’elle relate dans « Vérité et politique », l’anecdote du guetteur médiéval qui sonna faussement, par jeu, l’alarme afin de réveiller les habitants de la ville en pleine nuit. Cette fausse alarme fut considérée comme vraie par ces derniers qui se précipitèrent pour défendre les murs de leur cité. Constatant que le guetteur « *eut un succès foudroyant : tout le monde se rua aux murs* » (323), Arendt insiste sur l’adhésion spontanée et générale à ce mensonge, témoignant de la « facilité » de celui-ci à être cru.

**13-** … **mais également leur refus de le remettre en question, d’en douter : c’est de fait un attachement obstiné, « opiniâtre » à « la fausseté » qu’ils manifestent.**

\* *Lorenzaccio* : Les mises en garde répétées adressées à Alexandre quant au danger que représente Lorenzo sont régulièrement et énergiquement rejetées par le duc, qui refuse d’envisager que son cousin puisse représenter une menace pour lui. C’est bien cette obstination que Musset met en scène dans la scène 10 de l’acte IV : alors que le cardinal Cibo et sire Maurice lui rapportent les propos tenus par Lorenzo annonçant qu’il allait tuer le duc le soir, Alexandre refuse délibérément d’entendre la vérité et préfère considérer ces avertissements comme des mensonges. Il en vient même à se moquer de sire Maurice, chez lequel il identifie une crédulité ridicule : « *Et vous aussi, brave Maurice, vous croyez aux fables ? je vous croyais plus homme que cela.* » Cette scène vient corroborer ce que la scène 4 de l’acte I, au cours de laquelle Alexandre, malgré la méfiance manifestée par le cardinal Cibo quant au quasi évanouissement de Lorenzo, assure n’éprouver aucun doute quant à l’authenticité de la réaction de son cousin.

\* *Les Liaisons dangereuses* : Si la réprobation que manifeste Mme de Volanges envers le vicomte de Valmont s’explique par la réputation de celui-ci au sein de la bonne société parisienne, la confiance aveugle qu’elle éprouve envers Mme de Merteuil témoigne de sa crédulité, et c’est bien l’obstination dont elle fait preuve qui transparaît dans son refus de reconnaître la duplicité de la marquise malgré les accusations et la condamnation dont celle-ci fait l’objet. Ainsi affirme-t-elle à Mme de Rosemonde, dans la lettre CLXVIII : « *J’ai heureusement les plus fortes raisons de croire que ces imputations sont aussi fausses qu’odieuses. D’abord, nous savons toutes deux que M. de Valmont n’était sûrement pas occupé de Madame de Merteuil, et j’ai tout lieu de croire que Danceny ne s’en occupait pas davantage ; ainsi, il me paraît démontré qu’elle n’a pu être, ni le sujet*, *ni l’auteur de la querelle.* » Le lexique mêlant ici le registre de la conviction, de la rigueur logique implacable (« *nous savons* », « *démontré* ») et celui de la croyance (récurrence du verbe « *croire* ») témoigne des efforts « opiniâtres » de Mme de Volanges pour réfuter les accusations pesant sur Mme de Merteuil et la disculper.

\* Arendt : Dans « Vérité et politique », Arendt mentionne Platon qui identifie chez les citoyens un *« amour pervers pour l’erreur et la fausseté* » (292). Incapables de reconnaître la vérité philosophique délivrée par le diseur de vérité, ils demeurent dans l’illusion à laquelle ils sont attachés et qu’ils ne peuvent remettre en question. La philosophe souligne également plus loin dans le même essai, que les hommes témoignent d’une « *refus absolu de croire en la vérité d’aucune chose, si bien établie que puisse être cette vérité*. » (327).

*Transition* : Si la ressemblance fréquente entre la vérité et la fausseté semble bien à l’origine de l’adhésion spontanée et persistante des individus à cette dernière, nos œuvres nuancent toutefois le propos de J. Bouveresse, en interrogeant tant la perfection de l’imitation que les modalités de la croyance.

1. **De fait, la fausseté n’imite que de façon très imparfaite la vérité, et peut dès lors n’être crue qu’avec difficulté ou de façon éphémère.**

**21- Tout d’abord, le faux diffère toujours du vrai, et loin de ressembler « à s’y méprendre » à celui-ci, il ne peut dissimuler sa véritable nature : il n’est qu’une copie imparfaite, lacunaire ou exagérée que l’on identifie comme telle.**

\* *Lorenzaccio* : Le jeu d’acteur auquel se livre Lorenzo semble bien démasqué par le cardinal Cibo qui, dans la scène 4 de l’acte I, identifie une exagération suspecte : affirmant à deux reprises « *c’est bien fort* », il souligne à quel point le comportement de Lorenzo, vacillant et défaillant à la vue d’une épée, révèle une lâcheté qui, selon lui, semble factice. De fait, l’éducation des jeunes nobles comportait une formation et un entraînement au maniement des armes, et la réaction de Lorenzo devant l’épée brandie apparaît exagérée et de ce fait peu vraisemblable, révélant alors, aux yeux de Cibo, la duplicité du jeune homme.

\* *Les Liaisons dangereuses* : Mme de Merteuil, dans la lettre XXXIII pointe justement cette difficulté du faux à prendre l’apparence du vrai lorsqu’elle s’adresse à Valmont pour lui faire part de son analyse d’une lettre qu’il a rédigée à l’intention de Mme de Tourvel : « *il n’y a rien de si difficile en amour que d’écrire ce qu’on ne sent pas. Je dis écrire d’une façon vraisemblable : ce n’est pas qu’on ne se serve des mêmes mots ; mais on ne les arrange pas de même, ou plutôt on les arrange, et cela suffit. Relisez votre lettre : il y règne un ordre qui vous décèle à chaque phrase. Je veux croire que votre Présidente est assez peu formée pour ne s’en pas apercevoir : mais qu’importe ?* » Elle repère la dimension factice de l’écriture dans « l’ordre » qui trahit toute la réflexion de Valmont écrivant la lettre, mimant le langage amoureux sans l’éprouver réellement. Tout apparaît dès lors calculé, pensé, et ce sont les véritables motivations du vicomte qu’elle décèle dans cette lettre, même si elle reconnaît que seuls un regard exercé et une réelle connaissance de l’âme humaine peuvent permettre cette identification.

\* Arendt : Distinguant le mensonge traditionnel et le mensonge moderne ou totalitaire, Arendt use de la métaphore du tissu afin de mettre en évidence leur répercussion différente sur la réalité : en effet, dans le cas du mensonge traditionnel, la philosophe identifie, dans « Vérité et politique », *« une falsification qui ne s’efforce pas de changer tout le contexte* » et « *fait pour ainsi dire un trou dans le tissu des faits* ». Or, ce « trou » peut non seulement être repéré, tant il est visible dans la trame du réel, mais également réparé : « *Comme tout historien le sait, on peut repérer un mensonge en observant des incongruités, des trous, ou les jointures des endroits rafistolés*. » (292) Ainsi, le mensonge ne s’intègre pas dans la texture du monde, il ne ressemble pas « à s’y méprendre » au vrai, mais s’en distingue de façon radicale et visible. Arendt identifie également l’instabilité d’un mensonge qui doit sans cesse se réinventer, être recréé afin que les falsifications répondent aux modifications exigées de l’histoire réelle : « *Et bien que cette instabilité́ permanente ne donne aucune indication de ce que la vérité́ pourrait être, elle est elle-même une indication, et une indication puissante, du caractère mensonger de tous les propos publics concernant le monde factuel*. » (327)

**22- Par ailleurs, croire en la fausseté n’est pas si « facile » : méfiance et doute sont en fait toujours présents et les réticences sont perceptibles.**

\* *Lorenzaccio* : A l’issue de la séance de pose d’Alexandre, dont Tebaldeo réalise le portrait, et au cours de laquelle la cotte de mailles du duc disparaît mystérieusement, Giomo manifeste ses doutes. Ayant vu Lorenzo penché au-dessus d’un puits, il soupçonne celui-ci d’avoir subtilisé la cotte et de l’avoir jetée dans le puits. Bien que Lorenzo soit depuis des années le compagnon de débauche du duc, Giomo fait ici part des soupçons qui l’agitent : « *Quitter la compagnie pour aller cracher dans le puits, cela n’est pas naturel. Je voudrais retrouver cette cotte de mailles, pour m’ôter de la tête une vieille idée qui se rouille de temps en temps*. » La métaphore de la rouille et l’adjectif « vieille » viennent ainsi souligner que cette défiance est ancienne, ancrée en lui et ressurgit régulièrement : le masque de Lorenzo ne le protège de fait qu’imparfaitement et la vérité qui affleure court le risque d’être repérée.

\* Arendt : la philosophe constate quant à elle la résistance manifestée par les citoyens américains et l’incapacité des dirigeants à persuader la société américaine du bien-fondé de l’intervention au Vietnam : elle mentionne ainsi dans « Du mensonge en politique » « *l’échec des menteurs à créer un public convaincu* » (52), échec découlant de l’inefficacité des différents scenarii construits pour s’adapter aux publics visés dont les spécificités n’étaient qu’imparfaitement identifiées. Arendt souligne ainsi que le langage adopté (lexique militaire) et les perspectives présidant à cet enjeu (l’image des Etats-Unis et l’élection présidentielle à venir) ont mené à « une erreur de jugement » quant aux réactions des publics.

\* *Les Liaisons dangereuses*: Même les plus naïfs et crédules des personnages du roman manifestent des hésitations voire un réel doute face aux affirmations mensongères et à la fausseté. Ainsi en est-il de Cécile, qui avoue à Danceny dans la lettre LXIX (225) qu’elle « *n’aimai(t) pas trop M. de Valmont* » avant d’être persuadée de se fier à lui sur les exhortations de Danceny. Mme de Volanges semble bien être le personnage manifestant le plus de méfiance face au rôle joué par Valmont : répondant à la lettre de Mme de Tourvel narrant un acte charitable et pieux du vicomte de Valmont dont son domestique a été le témoin, elle l’interpelle ainsi : « *Vous voulez donc, Madame, que je croie à la vertu de M. de Valmont ? J’avoue que je ne puis m’y résoudre, et que j’aurais autant de peine à le juger honnête, d’après le seul fait que vous me racontez, qu’à croire vicieux un homme de bien reconnu, dont j’apprendrais une faute*. » La mascarade à laquelle s’est livré Valmont en payant les impôts d’une pauvre famille dont les biens allaient être saisis laisse Mme de Volanges imperturbable et profondément sceptique : c’est bien une suspicion tenace qu’elle manifeste et dont elle espère convaincre la jeune Présidente.

**23- Enfin, « l’opiniâtreté » évoquée par Bouveresse est discutable : il semble que l’on puisse se déprendre aisément de la fausseté, notamment parce que la confrontation au vrai dessille avec efficacité les regards et cette lucidité nouvelle se traduit par un rejet du faux.**

\* Arendt : Elle évoque, tant dans « Vérité et politique » que dans « Du mensonge en politique », le rôle salvateur de la confrontation à la réalité qui place l’individu face au vrai, lui intimant de se départir de cette inclination pour l’illusion et la mystification. En effet, la philosophe mentionne « *l’évidence contraignante de la vérité́* » (310) et le fait qu’« *en temps normal, la réalité́, qui n’a pas d’équivalent, vient confondre le menteur*. *Quelle que soit l’ampleur de la trame mensongère que peut présenter le menteur expérimenté́, elle ne parviendra jamais, même avec le concours des ordinateurs, à recouvrir la texture entière du réel* » (16) Face à la vérité qui s’impose, le mensonge ne peut que s’estomper et disparaître : la publication des Pentagon Papers déchire le voile dont les spécialistes de la résolution des problèmes ont tenté de recouvrir le réel, en écartant tout ce qui ne correspondait pas à leurs théories.

\* *Les Liaisons dangereuses* : Illustrant l’analyse d’Arendt, le roman montre comment les dupes prennent conscience de la mystification dont elles ont été victimes. Ainsi, Danceny, mis au courant, par Mme de Merteuil, de la trahison de Valmont, écrit à celui-ci pour le confondre et le provoquer en duel afin de laver son honneur. Il affirme ainsi : « *J’ai vu la preuve de votre trahison écrite de votre main* », la lettre acquérant ici le statut de preuve irréfutable des mensonges et de la manipulation exercée par le vicomte. S’opposent dès lors aux propos séducteurs et fourbes du roué adressées au jeune homme les écrits de Valmont adressés à Mme de Merteuil et dont celle-ci va user pour le confondre. Cette lettre, ironiquement, devient bien « *le portrait de l’âme* », comme l’affirmait Danceny à Mme de Merteuil dans la lettre CL.

\* *Lorenzaccio* : Quand sire Maurice et le cardinal Cibo prennent au sérieux l’annonce par Lorenzo de l’assassinat à venir du duc, les seigneurs Alammano, Pazzi et Corsini rejettent avec insouciance ce qu’ils considèrent comme une plaisanterie du libertin aviné. Cibo prend notamment pour preuve de la menace réelle qui pèse sur le duc les préparatifs de Lorenzo pour fuir Florence une fois le meurtre accompli : en effet, Lorenzo « a été demander ce soir à l’évêque de Marzi la permission d’avoir des chevaux de poste cette nuit ». Le cardinal convoque également d’autres indices en mentionnant le comportement de Lorenzo, étrange et effrayant, et les propos tenus à plusieurs personnes, affirmant qu’il allait tuer le duc ce soir. Ce faisceau de signes met un terme aux doutes et à l’incertitude de Cibo, tant sont révélés de manière indubitable le véritable dessein de Lorenzo et le rôle qu’il a joué afin d’y parvenir.

*Transition*: L’évidence et l’efficacité du mécanisme d’adhésion à la fausseté, tel que l’envisage J. Bouveresse, connaissent donc, dans nos œuvres, des limites. Plus encore, c’est la relation même des hommes à la fausseté que les textes explorent plus profondément en amendant l’idée de confusion qui se trouve au cœur de la citation.

1. **De fait, nos auteurs nous invitent à dépasser l’idée d’un mécanisme fondé sur une méprise purement involontaire pour considérer que le faux peut en fait être résolument privilégié, dans la vie comme dans le rapport à la fiction littéraire, sans toujours mesurer, cependant, les dangers, à l’échelle individuelle comme collective, d’une telle démarche qui peut mener à l’abolition de toute distinction possible entre le vrai et le faux.**

**31- On peut d’abord voir, dans nos textes, que la fausseté constitue bien souvent un refuge, sciemment recherché (même si l’on ne veut pas se l’avouer), hors de la réalité : c’est justement parce que le faux se distingue du vrai, et non parce qu’il lui « ressemble », qu’il suscite alors une adhésion aussi aisée que tenace.**

\* Arendt : De fait, pour la philosophe, il est évident que la fausseté possède de réels avantages et constitue un indéniable refuge pour ceux qui ne veulent pas se confronter à de dures vérités. Selon elle, dans « Vérité et politique », « *la réalité ne dérange pas moins la tranquillité du raisonnement de bon sens qu’elle ne dérange l’intérêt et le plaisir* » (320). Souvent, la fausseté correspond davantage « *aux espérances* » du public pour lequel elle est produite. Il est donc somme toute logique de penser que l’Homme puisse y voir une version plus appréciable du monde que celle dans laquelle la vérité vient contrecarrer ses désirs et espoirs.

\* Laclos : Ne peut-on pas lire ainsi, comme un refuge hors d’une réalité qu’elle ne veut pas considérer ou même envisager, l’adhésion de Mme de Tourvel au plaidoyer de Valmont après l’épisode de l’Opéra et sa trahison avec Émilie ? La promptitude avec laquelle elle excuse ce dernier lorsqu’elle écrit à Mme de Rosemonde, la rapidité avec laquelle elle cède aux arguments fallacieux de Valmont nous permettent de penser qu’elle substitue à la réalité une autre représentation – synonyme de fausseté – à laquelle elle préfère croire. De fait, les manquements de Valmont sont évidents, sa mauvaise foi palpable mais Mme de Tourvel, dans la lettre CXXXIX, déclare : « *Oui, tout est oublié, pardonné ; disons mieux, tout est réparé. […] Valmont est innocent ; on n’est point coupable avec autant d’amour. Ces torts graves, offensants que je lui reprochais avec tant d’amertume, il ne les avait pas*. » Les négations multiples et définitives de ce qui a été le disent avec force : Mme de Tourvel prend résolument le parti du faux (outrageusement faux) pour ne pas avoir à regarder la réalité en face.

\* Musset : Si l’on prend en considération la représentation du peuple, on peut légitimement penser que les « badauds » de Florence sont du côté d’un « vouloir croire » : achetés par du pain et des jeux, en proie à une forme de servitude volontaire, ils préfèrent s’aveugler plutôt que de regarder en face la réalité. C’est bien ce qui est mis en relief par un bourgeois, qui, dans la scène 5 de l’acte I déplore cet aveuglement volontaire d’un peuple qui se laisse sans doute moins pleinement duper qu’il ne choisit, par facilité, le refus de la vérité : *« On vient crier à son de trompe que César est à Bologne, et les badauds répètent : « César est à Bologne, » en clignant des yeux d’un air d’importance, sans réfléchir à ce qu’on y fait. Le jour suivant, ils sont plus heureux encore d’apprendre et de répéter : « Le pape est à Bologne avec César. » Que s’ensuit-il ? Une réjouissance publique, ils n’en voient pas davantage ; et puis un beau matin ils se réveillent tout endormis des fumées du vin impérial, et ils voient une figure sinistre à la grande fenêtre du palais des Pazzi. Ils demandent quel est ce personnage, on leur répond que c’est leur roi. Le pape et l’empereur sont accouchés d’un bâtard qui a droit de vie et de mort sur nos enfants, et qui ne pourrait pas nommer sa mère. »* Tout à leur bonheur, ils ne voient que ce qu’ils veulent voir et « *pas davantage* » en refusant de prendre en considération des conséquences qui, irrémédiablement, finissent par s’imposer à eux.

**32- Et, d’ailleurs, il nous faut aussi constater que le plaisir de la fiction repose sur ce goût prononcé des hommes pour le faux, qu’ils savent, au fond, fallacieux mais qu’ils apprécient sans parfois même avoir conscience que cette fausseté peut permettre d’atteindre la vérité, de façon détournée.**

\* Musset : C’est le fondement même du plaisir théâtral : les spectateurs acceptent de basculer dans un piège consenti, de se laisser prendre. Le faux génère du plaisir parce que l’on a conscience, au fond, qu’il s’agit bien d’une fiction, d’une illusion et on le recherche justement en raison de la dose de plaisir qu’il suscite en nous. Le spectateur feint de croire et prend le parti de l’illusion, le temps de la représentation. Il fait « comme si c’était vrai » sans même parfois considérer, de façon consciente, que cette illusion est susceptible de nous dire une vérité concernant la réalité du monde. Ainsi, la pièce de Musset, en évoquant, dans un tableau sombre et pessimiste, la Florence des Médicis, nous dit quelque chose de la réalité historique dans laquelle s’inscrit l’artiste, cette France des années 1830 soumise au calculs politiques et source d’une déception immense après les aspirations nées de la Révolution.

\* Laclos : On retrouve ce parti-pris du faux avec Laclos et en particulier dans le préambule constitué de l’avertissement de l’éditeur et de la préface du rédacteur. L’auteur y développe une manœuvre dénégative (laissant entendre qu’il n’est pas l’auteur de ce texte), pure fiction à laquelle les lecteurs choisissent de « croire » tout en sachant bien qu’il s’agit là d’une stratégie visant à décupler leur plaisir. Or le roman, qui se présente comme un combat à mort entre la vertu et le vice mais aussi entre les libertins eux-mêmes, nous dit bien une vérité, comme le signale Myriam Revault d’Allonnes, qui envisage ce texte comme révélateur d’une société qui, dans les années 1780, est en cours d’effondrement, à l’orée d’un monde pas tout à fait advenu. *Les Liaisons*, ce roman magistral, serait le témoignage authentique d’une société de la déliaison sociale, vérité historique que le lecteur n'a pas nécessairement en tête quand il parcourt le texte mais à laquelle il peut arriver grâce à lui.

\* Arendt : Les hommes se tournent vers la fiction et vers le théâtre par quête consciente du plaisir, comme nous l’avons vu. Et si Arendt accorde une place non négligeable à la littérature dans sa réflexion c’est non seulement pour souligner combien l’Homme y trouve justement un moyen de déployer un imaginaire qui fait contrepoids à un réel contraignant mais aussi pour signaler, justement, la puissance de cet imaginaire qui est plus efficace, comme elle le dit dans « Vérité et politique », que « tous les volumes arides d’éthique et de théologie » (316) : la dimension vivante du spectacle, source de plaisir, s’oppose justement à cette aridité et c’est sans doute aussi pourquoi elle est recherchée. La philosophe affirme aussi que la littérature, dès son origine, avec Homère est « *la poursuite désintéressée de la vérité* » (VP, 334). La fiction épique et la représentation théâtrale seraient à la source de « *l’intégrité intellectuelle* » (335), très loin des *scenarii* des « *spécialistes de la solution des problèmes* » avides d’illusions purement et simplement trompeuses et qui se voient dénoncés dans « Du mensonge en politique ».

**33- Reste que nos textes soulignent aussi et surtout que la recherche consciente du faux n’est pas sans risque : quand il n’y a plus d’instance susceptible de faire la part entre le vrai et le faux, quand la ressemblance devient indistinction radicale pour tous, et même pour ceux qui en sont à l’origine, se produit alors une mise à mal de l’être et du monde.**

\* Musset : Lorenzo qui a recherché la fausseté à des fins stratégiques, qui joue en permanence de la ressemblance du faux et du vrai, simule depuis trop longtemps et en vient lui-même à ne plus faire la part entre ce qu’il est et ce qu’il donne à voir. Il devient, alors même qu’il en est à l’origine, la victime de sa propre illusion : « *Le vice a été pour moi un vêtement, maintenant il est collé à ma peau* » (III,3). L’apparence et la fausseté semblent pour lui être devenues sa vérité comme l’indique ici l’image choisie. L’indistinction est telle qu’il perd ses repères. Le comédien n’arbore plus un masque qu’il peut enlever, il est devenu ce masque et c’est ce qui le condamne, à ses propres yeux comme aux yeux du monde.

\* Laclos : N’est-ce pas parce que la société (et les libertins comme les autres) est soumise à la loi du mimétisme, parce que, pour la plupart des personnages, s’opère une réduction de l’être au paraître rendant la distinction progressivement impossible, que le roman se solde de façon tragique ? La sincérité n’a plus sa place, le faux et le vrai sont rendus indistincts par les mécanismes sociaux eux-mêmes : l’atteste la réhabilitation de Prévan quand Mme de Merteuil chute, comme le signale la lettre CLXXIII de Mme de Volanges. Plus largement, toute vérité semble devoir disparaître derrière la fausseté dans un monde où règne l’hypocrisie dont il faut faire une science - ce que souligne la lettre LXXXI de Mme de Merteuil - pour prétendre y survivre et ce jusqu’à ne plus savoir ou même considérer ce qui est vrai pour ne privilégier que l’image, la réputation soumises à la validation d’un « *on* » dont l’emploi sature la lettre CLXXXVIII de Mme de Volanges dessinant le rôle de l’opinion dans la circulation des rumeurs et dans l’absorption des visages par les masques.

\* Arendt : La philosophe souligne l’ampleur du risque et la mise à mal de toute forme d’efficacité du mensonge quand on passe de la ressemblance à l’indistinction : « *Si ces brumes de mystère dont s’entourent les services gouvernementaux ont si bien pénétré dans l’esprit des autorités responsables qu’elles ne savent plus distinguer la vérité qui se trouve derrière leurs dissimulations et leurs mensonges* » (MP, 47), alors, se répand, non la conviction, mais bien la « *confusion* ». Si la notion claire de vérité, censée demeure identifiable, ne l’est plus, la stratégie échoue mais, plus encore, les repères qui permettent la stabilité du monde sont affectés car n’existe plus « *la catégorie de la vérité relativement à la fausseté* » comme « *moyen mental* » de s’orienter dans le monde (VP, 328).

 Si une croyance acharnée semble donc, selon J. Bouveresse, facilitée par une ressemblance récurrente entre le faux et le vrai, il nous faut cependant constater que l’aisance et la constance avec laquelle ce mécanisme se déploie sont à relativiser dans nos textes tant parce que le faux singe parfois plus le vrai qu’il ne l’imite de façon pleinement crédible que parce que le vrai possède la capacité de s’imposer, malgré tout. En réalité, les auteurs nous montrent qu’il y a sans doute moins méprise que recherche du faux dont ils soulignent cependant la dangerosité extrême quand il devient impossible d’opérer une distinction salvatrice. Cette capacité de discerner le vrai du faux n’est rien d’autre, en philosophie, que la faculté de juger, de s’opposer à tout dogmatisme, de faire la part entre le bien et le mal.